

La science de l'homme et la philosophie

RENÉ LE SENNE
Sorbonne, Paris

L'objet de cette note est de dégager les thèses maîtresses qu'il nous paraît actuellement urgent de défendre sur les rapports entre la science, qui est en train de se faire, non seulement connaissance, mais technique de l'homme, et la philosophie.

I

Quand, dans la sixième partie du *Discours de la Méthode*, Descartes annonçait qu'au lieu de la philosophie "spéculative" des écoles, on en pouvait trouver une, cette fois pratique, dont le prix serait de "nous rendre maîtres et possesseurs de la nature", il prévoyait, comme prophétiquement, un des traits caractéristiques de la civilisation contemporaine. En mettant à profit la rigueur de la pensée mathématique, qui s'est elle-même assouplie par la multiplication des formes dont elle disposait pour appréhender le réel, mais en maintenant, par sa fidélité à la méthode expérimentale, ses contacts avec la réalité perceptive, la physique a progressivement étendu sa connaissance aux divers domaines, puis aux divers étages de la nature matérielle. A partir du XVIII^{ème} siècle, en Angleterre, puis en France, puis dans le reste du monde, les applications industrielles, de plus en plus puissantes et de plus en plus scientifiques, ont transporté les résultats du laboratoire dans l'activité des sociétés.

Insensiblement l'homme, ingénieur ou ouvrier, s'est trouvé pris lui-même dans l'engrenage des structures qu'il avait instituées. En étudiant les effets des variables indépendantes, mécaniques ou humaines, dont dépend le rendement des ateliers, le taylorisme, concourant avec la physiologie, a inauguré une science de l'homme calquée sur la science de la matière. La sociologie, par exemple dans l'étude

de l'opinion publique, la psychotechnique, par exemple à l'école, ont entrepris de réduire l'homme, général ou individuel, à un système de lois, en escomptant que la connaissance de ces lois et, par elles, des conditions qui déterminent la conduite de l'homme, permettrait de régir cette conduite, de même que la connaissance des lois de la nature physique permet de la faire travailler au profit de celui qui les connaît. Des propagandes ont déjà utilisé un savoir psycho-sociologique pour fabriquer l'esprit public; déjà les biologistes annoncent l'emploi de procédés redoutables par la puissance avec laquelle ils modifieraient les formes traditionnelles de la vie humaine.

Toute façon de faire s'exprime par une ou deux doctrines. Le postulat commun des méthodes d'assimilation de l'homme aux choses est le dogme de sa naturalité. L'individu ne serait qu'un morceau de nature, et cette nature serait toute objective et matérielle. Le positivisme philosophique ou logique, le matérialisme, le marxisme et sa dialectique matérialiste sont les expressions d'une même conviction, dont l'effet est de discréditer l'esprit et la conscience en l'homme, pour ne reconnaître de réalité qu'au corps réduit à la matérialité. L'homme est fait chose, *de facto et de jure*.

Cette naturalisation de l'homme comporte les plus graves dangers pour toute culture fondée sur le respect de la personne humaine et le sentiment de sa valeur absolue, tels qu'ils résultent, dans les sociétés latines, de leur double formation chrétienne et gréco-latine.

II

Il convient donc de présenter, au moins sommairement, les objections soulevées par la matérialisation de l'homme:

1. La première observation doit relever de la critique de la connaissance, introduction nécessaire de toute philosophie. La chose, élément de la nature physique, et l'homme, pensée consciente de soi, s'opposent par l'opération même qui les distingue et les définit comme objet et sujet. Dans tout le domaine de la macro-physique, une chose a la nature d'un objet absolument passif à l'égard des lois impersonnelles, et comme tel indépendant du savant qui l'étudie. Certes la volonté du savant peut agir sur un objet, mais c'est par ses conditions, indirectement; elle ne s'accomplit que par elles, dont on peut qu'elle isole l'efficacité, mais ne la produit jamais. En outre aucune

volonté intérieure à l'objet ne vient atténuer ou modifier sa détermination par ces conditions. Bref, dans la relation, constitutive de l'expérience même, entre l'objet et le sujet, l'objet est séparé du sujet et considéré comme se suffisant à soi-même. C'est oublier que la conscience, dualité de l'objet et du sujet, est la condition intrinsèque de toute expérience possible. Non seulement il y a de la conscience dans le monde, mais ce qui distingue l'homme de la chose, c'est que justement la subjectivité lui est intérieure, est en lui constitutive, quelles que soient les situations que lui fasse l'objectivité. La chose est inhabitée; l'homme est habité par son esprit.

2. Il en résulte que l'homme, conscient mais limité, spirituel mais incarné, sera toujours l'unité d'un rapport entre la matière, et son esprit, animé par la liberté, orienté vers la valeur qu'il cherche à découvrir et à s'approprier. En tant que la matière lui fait une situation qui peut pénétrer très avant en lui-même, il en subit les lois. L'erreur du déterminisme est de tenir leur contrainte, non seulement pour une nécessité, mais pour une nécessité suffisante. — Or l'exemple du savant lui-même vérifie que le déterminisme n'est qu'une abstraction, puisque, si ce savant veut acquérir la connaissance de ces lois, c'est pour en tirer des effets autres que ceux qu'elles produiraient s'il n'intervenait pas. A ce moment il implique la réalité de l'initiative humaine; et en effet celle-ci collabore avec les données des situations subies par l'homme, soit en établissant de nouveaux rapports, soit en interrompant des rapports déjà établis, entre telles ou telles données de l'expérience, présentes, passées ou futures. La liberté humaine est le pouvoir virtuel de dépasser toute détermination. C'est aux déterminations c'est-à-dire au passé que la science est attachée par nature; l'initiative humaine, transcendante au savoir, est tournée vers l'avenir, encore indéterminé, non seulement pour notre ignorance, mais par l'aléa de nos décisions.

3. Il en résulte encore que la science de l'homme ne peut obtenir que des hypothèses abstraites et misérablement pauvres par rapport à ce que peut donner la nature humaine. Dans la nature physique la nécessité est l'unité de possibilité: des conditions, un seul effet suivra; dans la "nature humaine", la nécessité exclut certaines possibilités, mais elle fonde une pluripossibilité dont les éventualités seront d'autant plus nombreuses que l'esprit en l'homme sera plus courageux et plus ingénieux. Mais naturellement le savant sera gêné par cette

intervention qui accroîtra les difficultés de la prévision et inconsciemment il cherchera à réduire les possibilités de son objet humain. Celui qui lie les mains et les pieds d'un homme ne supprime pas sa liberté et la victime en usera pour se délivrer; mais il en limite la portée, il en restreint l'exercice et l'efficacité. Ainsi le savant, quand il tend à constituer la science de l'homme, peut devenir insensiblement l'agent d'une tyrannie, qui d'abord n'a d'autre but que la connaissance, mais que, si la connaissance est toujours pour l'action, pourra servir à d'autres fins.

4. Il se fait ainsi un rabaissement de l'homme vers sa nature, vers son corps; or si l'on songe que c'est par l'ouverture croissante de son esprit que l'individu se porte vers les valeurs, cet effort obstiné de naturalisation doit devenir un avilissement. A ne considérer l'homme que comme une machine physico-chimique, on le traitera comme tel: on le soignera peut-être, mais on ne le respectera plus; et on n'attendra de lui que ce qu'une machine peut donner de mieux, l'obéissance muette et sans réflexion. La compétence du savant devient alors le fondement de son pouvoir; mais ce pouvoir exclura la culture du sentiment humain de la responsabilité, de son devoir de réflexion philosophique, de sa destination religieuse. Insensiblement les valeurs autres que la connaissance scientifique de la vérité seront diminuées. Au mieux un idéal biologique de santé sera élevé au ciel de l'humanité, comme si la santé n'avait pas toujours servi aux hommes les plus nobles pour poursuivre des valeurs dont elle n'est qu'un aspect. Admettons que la nature, en tant qu'elle réalise la vérité, soit déjà une valeur; elle n'est pas fondée à supprimer toutes les autres, la beauté, le bien, l'amour, qui supposent, toutes, la conscience libre.

III

Nous ne concluons pas contre la science, ni même contre la connaissance de l'homme, en tant qu'elle peut, pour une part, ressembler à la science physique; mais seulement contre un impérialisme de la science. La science est faite pour servir l'esprit en développant sa puissance sur la matière; elle est donc antimatérialiste, au sens du mot *matérialisme* où il signifie l'assimilation de l'esprit à la matière, comme si celle-ci pouvait être autre chose que la représentation de l'esprit. Certes la recherche scientifique a sa valeur, mais

il en est de la valeur scientifique et de la vérité qu'elle découvre comme de toute valeur déterminée; ce que sa détermination y introduit de négativité risque toujours d'en faire la puissance d'un fanatisme.

C'est contre toute partialité que la philosophie a traditionnellement pour destination la sagesse. La sagesse philosophique est *mesure* et *confiance*. Elle consiste d'abord à ne faire d'aucune valeur la raison de nier les autres. La vérité est une valeur: l'esprit y trouve la satisfaction de comprendre et d'utiliser les choses. Mais pour quoi les utiliser s'il n'y a pas d'autres valeurs? La beauté en est une: elle donne à l'homme la ratification du réel, la fruition de l'harmonie qualitative, la délicatesse de la sensibilité, la joie de vivre, l'admiration. Le bien est une valeur: le héros et déjà l'honnête homme y sont associés à la création divine, ils y trouvent le sentiment viril de leur responsabilité et le témoignage de sa bienfaisance. L'amour est une valeur, la plus intime et la plus dynamique des valeurs: le moi y dépose son égoïsme, il trouve dans l'acte de se donner le meilleur "soi", il y éprouve l'intimité des consciences. Ce sont ces valeurs qui sont menacées par la transformation de l'homme en objet. Notre époque sait maintenant ce que peut devenir le monde quand la seule exigence de la puissance par la science et la technique se substitue au culte et au service des autres valeurs.

Dès que la sagesse philosophique a reconnu la solidarité des valeurs, elle devine, à la source de toutes, la Valeur encore indivise dont elles sont le rayonnement, la Valeur infinie ou Dieu. En s'achevant dans la métaphysique, la philosophie tourne les âmes vers cette Valeur suprême, pour en faire, à la fois, la raison de l'équilibre entre toutes les valeurs déterminées et le principe d'une confiance définitive dans la signification spirituelle du monde et de la vie. Le danger de la science qui procède par abstractions, par concepts, nombres et rapports, c'est justement leur abstraction: si utile que soit une abstraction comme médiation, elle est partielle; et en outre elle est partielle en faveur de l'objet. En rendant l'homme à la conscience de l'esprit en lui et à la poursuite de sa destination, qui est son union, de plus en plus intime et de plus en plus ample, avec l'Esprit universel, la philosophie manifeste et déploie son essence, qui en fait la philosophie de l'esprit.